

Les études d'histoire en Roumanie

pendant le XIX^e siècle

Conférence donnée à l'École
des Hautes Études de Paris
(février 1933)

par

N. Iorga



PARIS

J. GAMBER, ÉDITEUR, RUE DANTON 6
1933

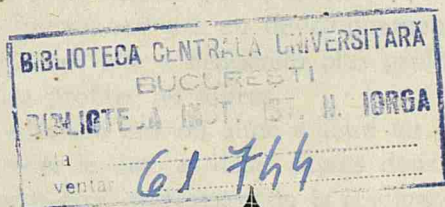
Les études d'histoire en Roumanie

pendant le XIX-e siècle

Conférence donnée à l'École
des Hautes Études de Paris
(février 1933)

par

N. Iorga



P A R I S

DEPÔT À LA LIBRAIRIE J. GAMBER, 6 RUE DANTON

1933



Les études d'histoire en Roumanie pendant le XIX-e siècle

— Conférence donnée à l'École des Hautes Études de Paris (février 1933) —

Mesdames,
Messieurs,

Je crois que, lorsqu'on a été l'élève d'une école, on a le devoir de revenir de temps en temps pour montrer de quelle façon on a profité soi-même et on a fait profiter les autres de l'enseignement qu'on a reçu.

Il y a plus de quarante ans j'étais l'élève de l'École des Hautes Études. Elle ne se présentait pas comme elle se présente maintenant, de façon américaine : elle était logée dans de vieilles bâtisses très étroites, avec des couloirs qui aboutissaient parfois à des petites chambres. C'est là que j'ai reçu mon enseignement et je vous assure que la manière dont j'en ai fait profiter les autres ne correspond pas au développement qu'a pris cette maison elle-même : elle a beaucoup plus profité que moi-même j'eusse pu faire profiter les autres.

Comme à soixante ans on aime à faire un peu le compte de son activité — et je les ai déjà depuis deux ans —, j'ai pensé qu'il serait peut-être nécessaire de la résumer devant un public étranger qui n'a pas de préoccupations, et ces préoccupations peuvent parfois fausser le jugement. Lorsqu'on doit de la reconnaissance à quelqu'un, on a le devoir d'être injuste ; or vous n'avez aucune obligation à mon égard, et alors vous pouvez être, malgré votre âge et le mien, juges de la façon dont l'enseignement donné par les Hautes Études m'a profité à moi-même.

J'ai pensé aussi à présenter la question d'une façon plus large, à commencer par les premières années du XIX-e pour voir s'il y a eu en Roumanie une école romantique, car on parle maintenant d'une école romantique qui doit être remplacée. S'il y a cependant eu jusqu'à ces jours une école nationaliste capable de transfor-

mer la vérité historique, j'ai cru qu'il fallait mieux commencer par les premières années du XIX-e siècle et montrer dans quel sens il y a eu pour le passé une activité historique à caractère romantique, activité consacrée avant tout à des buts nationalistes, et si par l'influence même de cette École des Hautes Études ce courant romantique, qui a donné cependant des résultats — il n'y a pas de courant après lequel il n'y ait une récolte à faire —, si ce courant nationaliste a été remplacé par une méthode très sévère et très stricte, par le désir d'avoir une information ample, par une critique qui s'arrête longuement sur le témoignage des documents et par une interprétation qui pourrait ne signifier pas nécessairement quelque chose à côté du document ou contre le document.

Bien entendu, l'histoire des Roumains, comme n'importe quelle histoire régionale, a dû commencer par des préoccupations de nationalisme.

L'histoire des Roumains a été présentée d'abord par des chroniqueurs, qui l'écrivaient à la façon de tous les rédacteurs de chronique, très souvent par leurs souvenirs personnels et une information prise au hasard : ils n'avaient pas l'idée d'une critique qui était inconnue dans d'autres pays aussi à leur époque.

L'historiographie du XVII-e et XVIII-e siècles, très remarquable parfois en fait d'information, dans le cas de Démétrius Cantemir, est toujours sujette à critique et a donné des résultats douteux ; la science actuelle n'accepte qu'avec beaucoup de scepticisme cette information prise dans des sources grecques, orientales, occidentales, dans des sources nationales aussi. Cette historiographie est très riche, et, quand on pense à un Constantin Cantacuzène, élève de l'école de Padoue, formé à la façon italienne, on ne peut pas dénier à cet homme d'une grande intelligence, d'une curiosité infinie, doué d'un véritable amour pour la science ce qui forme au moins une partie des qualités de l'historien.

Après ces chroniqueurs, qui se sont essayés, disons même : d'une façon demi-barbare, comme Démétrius Cantemir, ou d'une façon qui tient beaucoup plus à l'esprit de la Renaissance qu'à la poursuite de la vérité historique, comme Constantin Cantacuzène, de beaucoup supérieur à Démétrius Cantemir, il y a eu des historiens de Transylvanie dont le but était de montrer en

première ligne la descendance des Roumains, de ces colonies apportées par Trajan, auquel nous accordons en ce moment une importance de beaucoup réduite, préférant mettre à côté une colonisation populaire ayant posé les bases d'une action de transformation ethnique qui a été ensuite complétée et scellée de l'autorité impériale par Trajan.

En dehors de cela il y avait quand même le patriotisme, moldave ou valaque, des Roumains qui vivaient d'une façon libre dans les deux principautés. Chez les écrivains transylvains on ne trouvera jamais le romantisme des guerres contre les Turcs, pour la défense de la chrétienté sur les marches du Danube pendant des dizaines d'années dans ces deux principautés; ils sont des adhérents convaincus et fanatiques de la descendance romaine, mais l'histoire moldave et valaque ne leur tient pas à coeur; ils la connaissent plus ou moins; ils ne s'arrêtent pas sur ce qui s'est passé dans les pays roumains libres. Le sort de ces luttes pendant le XV-e et XVI-e siècles leur est presque indifférent; l'origine romaine leur suffit. Le moyen-âge pour eux n'a presque aucun intérêt; quant à ce qui se passe à l'école moderne, ils l'éluent absolument de leurs préoccupations.

Après cette école transylvaine, qui s'est perpétuée jusqu'au commencement du XIX-ème siècle et qui n'a pas produit d'écoliers dans la Roumanie libre, moldave et valaque, ou, si on veut employer un terme très démodé, devenu presque ridicule, moldo-valaque, il y a eu autre chose: une histoire des Roumains romantique.

La génération à laquelle j'appartiens n'a pourtant aucune attache à cette école romantique; au contraire, cette génération a commencé par combattre ces tendances romantiques. Elle a réussi à les écarter et à créer à côté une autre histoire des Roumains, l'histoire qui s'appuie sur le document contemporain.

Cette génération s'est permis de considérer ce document avec un certain effort d'intelligence, et, si on prétend qu'une nouvelle école soit nécessaire maintenant pour prendre au document seulement ce que le document paraît dire à la première vue, il y a sans doute une différence essentielle. Le document représente ce que représente n'importe quelle manifestation de l'esprit humain. Il doit être interprété d'après les règles de la logique, et selon un certain sens psychologique.

On peut chercher, à côté, des situations qui se ressemblent : un fait historique peut en éclairer un autre, et on peut trouver la clé d'une situation historique dans une autre situation historique, mais pour cela il faut avoir un peu d'horizon, il faut connaître un peu plus que la chose, très restreinte, qui se trouve pour le moment sous le regard de l'historien.

Cependant il y a eu une période romantique. Je l'ai connue et j'ajoute même que je l'ai subie ; nous l'avons subie, sans que notre génération eût voulu se soumettre, se laisser pénétrer par la tyrannie de cette école romantique.

Cette école romantique n'était pas d'origine roumaine ; elle a été soutenue surtout par quelqu'un dont le nom est souvent mentionné dans le souvenir reconnaissant de l'âme roumaine : Hasdeu. C'était un homme dont l'intelligence très vaste a embrassé presque tous les domaines de la pensée. C'était un philologue à sa façon. Je me rappelle que, venant à Paris au moment où j'ai commencé mes études ici, j'ai eu le plaisir de connaître Louis Leger ; j'étais recommandé par Hasdeu. Louis Leger a lu la lettre par laquelle j'étais présenté à lui et à ses collègues, et il a dit : „J'ai beaucoup d'estime pour M. Hasdeu, mais je ne partage pas ses opinions sur la façon dont il faut écrire dans le domaine de la philologie ou de l'histoire“. J'étais de son avis, seulement, à mon âge, je n'osais pas le dire.

Hasdeu était Roumain de Bessarabie, d'un sang un peu mêlé, dont la famille avait vécu pendant longtemps plutôt dans un milieu polonais. On sait qu'en Pologne il y a eu une tradition, une longue tradition mystique, et il venait à l'époque où se poursuivait ce mouvement messianique en Pologne qui présente la nation polonaise comme devant souffrir pour l'humanité entière jusqu'à en être crucifiée ; ce serait son rôle, grand et noble, dans le développement de la civilisation. Elle en a été très fière. J'ai connu pendant un voyage plus récent en Pologne un des derniers représentants de cet esprit de Towiański qui a été connu en France par les leçons au Collège de France de Mickiewitz.

Hasdeu, qui ajoutait à son nom celui d'un prince de Moldavie auquel il était apparenté, Petriceicu, avait reçu une éducation de famille polonaise et une autre d'Université, comme étudiant à l'Université de Charkov. Ayant reçu cette seconde éducation russe, il avait des préoccupations que dans les principautés elles-mêmes,

dont l'union s'accomplissait à ce moment, on n'avait pas. Il y avait ici plutôt un esprit transylvain, mais diminué, moins fanatique, pas aussi exclusif qu'au XVIII-e siècle.

Au lycée j'ai eu encore comme livre d'école l'Histoire des Roumains par Auguste Trébonius Laurian,—je me suis toujours demandé d'où venait Trébonius. Or, on s'imagine que, lorsque Auguste Trébonius Laurian se mettait à écrire l'histoire des Roumains, il commençait par la louve, par Romulus et Rémus, et continuait avec toute l'histoire de Rome. Il y avait donc la république et tous les empereurs. Ainsi, si un prince roumain avait eu par hasard le nom de Trajan, ç'aurait été Trajan II, d'après un système qui a été employé en Bulgarie et en Grèce, le roi de Bulgarie s'appelant aujourd'hui Boris II parcequ'il y a eu, dans une situation un peu différente et sous des circonstances qui n'ont rien à faire avec le royaume d'aujourd'hui, un Boris I-er et, lorsqu'il y a eu un Constantin, roi de Grèce, on a compté les empereurs byzantins et il a été dans la suite. Je craignais beaucoup, lorsqu'il y a eu un nouveau-né dans la dynastie roumaine, qu'on ne lui donne un nom qui pourrait être rattaché aux empereurs romains d'Occident ou d'Orient.

De cet autre côté donc, on avait la continuation de cette tradition transylvaine, avec cet esprit beaucoup plus affirmatif, qui a distingué toujours les Roumains de l'autre côté des Carpathes.

En effet, pour les Transylvains il y a des vérités immuables, que nous respectons, mais qu'il nous est difficile de partager de la même façon. Nous ne sommes pas au même diapason. S'il est question de constitution, s'il est question de politique, s'il est question d'histoire, ils sont dans l'absolu, alors que nous louvoyons dans un relatif qui, suivant mon opinion, doit toujours être maintenu lorsqu'il s'agit de pensées et d'actions humaines.

Du côté du grand essor romantique, Hasdeu a développé ses grandes ailes. Il a transformé à sa façon toute l'histoire des Roumains. Homme d'une érudition très vaste, qui dépassait par sa lecture, plus ou moins anarchique, ce qu'on peut gagner dans un enseignement méthodique, il était arrivé à trouver choses insoupçonnées qu'un autre, cherchant d'une façon normale, n'aurait jamais découvertes.

Nous l'avons dit à l'Académie Roumaine il y a quelques mois. On a voulu célébrer Hasdeu, mort depuis des dizaines d'années ;

on a confié cette charge à un historien, à un philologue, et, comme nous pensons, nous écrivons d'une autre façon, il y a eu ceci de très curieux, qui n'était pas à l'avantage de la mémoire de celui qui devait être commémoré : j'ai commencé comme historien en disant : „Je cède cette grande mémoire à mon collègue qui est un philologue“, et le philologue, de son côté, m'a paru être disposé à céder lui-même cette grande mémoire à l'historien qui n'était pas disposé à l'accepter. À la fin, le président s'est aperçu qu'il aurait mieux valu, parce qu'il s'agissait d'une très grande personnalité, de demander que quelqu'un prenne la personnalité intégrale d'Hasdeu et parle sur ce sujet, qui aurait été intéressant, parce qu'au point de vue de la valeur humaine et à celui de la largeur de l'intelligence, du labeur opiniâtre qu'il a employé pour découvrir des sources inconnues jusqu'à lui, sans doute Hasdeu, dont l'activité s'est étendue jusqu'après 1890, était un homme de tout premier ordre. On aurait difficilement trouvé en Europe quelqu'un qui eût été capable, dans des domaines si différents, d'une réalisation qui contienne tout un faisceau de suggestions si utiles à celui qui aurait voulu continuer son travail.

Ceux qui viennent après lui et de lui, ont, auprès de ce grand talent, presque génial, réalisé des oeuvres d'une valeur tout à fait inférieure.

Je vais vous en donner un exemple. Hasdeu avait toujours l'information rare, et ceux qui l'ont suivi, faisant partie de cette école romantique, se crurent obligés de faire preuve d'une information aussi riche. Or il est arrivé que quelqu'un citât la seconde partie d'un livre allemand ; on a cherché cette seconde partie : elle n'existait pas.

Je défie les personnes qui m'écoutent de découvrir l'origine de cette erreur. L'auteur avait connu l'ouvrage par un catalogue allemand qui donnait aussi les prix, et c'était le prix qu'il avait pris pour la partie : *Thaler* pour *Theil*.

Notre génération a commencé par une rupture nette avec celle-là ; cette génération à laquelle j'appartiens comme plus jeune, mes collègues, mes amis ayant disparu depuis des années, et lorsqu'on parle de notre romantisme, celui de mes collègues défunts est encore moins réel que celui qu'on m'attribue. Et il me semble donc que je doive un peu les défendre.

Entre notre génération et la génération romantique, il y a eu

pourtant quelqu'un de bien connu à Paris et dont l'oeuvre commence à être traitée en Roumanie d'une façon qui m'étonne. Je viens de lire dans un journal, puisque l'histoire est soumise maintenant au jugement de n'importe quel feuilletoniste, pourvu qu'il ait fait des études de philologie ou d'histoire, que l'oeuvre d'Alexandre Xénopol est tellement démodée sous tous les rapports qu'il ne faut même pas en parler. Il n'aurait eu aucune préparation sérieuse pour l'histoire.

On se trompe, parce que Xénopol a commencé par des études sur la philosophie de l'histoire, et, s'étant rendu à Berlin, il y a fait d'excellentes études d'histoire : il a même publié une thèse sur une corporation de l'Empire romain. Il a écrit, en effet, aussi des ouvrages d'économie politique, mais on ne peut pas dire que cet homme en écrivant l'histoire n'eût pas eu le respect dû aux documents, le sens nécessaire pour la critique et ce qu'il faut de responsabilité pour un travail historique.

À mon âge, on aime à se rappeler des souvenirs personnels. Lorsque je commençais à donner des articles dans ce domaine, j'en ai présenté un à Xénopol. Or, il n'y avait pas de renvois pour des passages pris à je ne sais quel poète latin de l'époque classique ; j'avais cru pouvoir m'en dispenser, et ordinairement on s'en dispense : lorsqu'on cite quelques vers d'Horace ou de Virgile, s'il ne s'agit pas d'un travail consacré à ces poètes, on ne met pas l'indication du livre et du vers. Mais, lui, il ne m'a pas laissé partir avant de me faire chercher moi-même dans l'auteur la place où était le passage et de la voir ajoutée en note.

L'oeuvre de Xénopol a été accomplie dans un milieu qui n'était pas le plus favorable. Il était professeur à l'Université de Jassy, qui n'est pas une grande Université ; il n'y avait pas une bibliothèque correspondant à son désir d'information. Moi-même, travaillant avec les bibliothèques de Bucarest, bien supérieures, j'ai dû recourir toujours à des voyages à l'étranger pour compléter l'information dont j'avais besoin. Heureusement pour lui il y avait pour l'ancienne histoire de la Moldavie les notes très riches d'Émile Picot, qui a publié la chronique moldave d'Ureche, en l'annotant copieusement.

Xénopol était surtout un penseur, dont les conclusions sur l'histoire ne dépassent pas seulement ma compétence — car je ne suis pas un philosophe et je n'ai jamais cherché à l'être —,

mais aussi ma curiosité, mon intérêt pour ces choses, sans doute captivantes, mais d'un caractère si différent. C'est donc le sens de l'histoire plutôt que le récit exact, précis qu'il cherche et qu'on peut lui demander dans son livre roumain en six volumes, continué par deux autres sur le règne du prince Couza et par encore deux sur l'origine et le développement des partis en Roumanie. L'édition française, en deux volumes, ne contient qu'une partie de son oeuvre. Quant à la seconde, à la troisième édition du texte roumain, elles ont été faites, après la mort de l'auteur, un peu à la hâte. Xénopol ne s'était plus occupé de mettre au courant son livre, et si, après vingt ans, avec tout ce que la nouvelle génération avait pu donner, il a pensé à rééditer son ouvrage, ce qu'il a ajouté est plutôt d'un caractère superficiel. C'est pourquoi, lorsque j'ai été appelé par l'éditeur à soigner une nouvelle édition, ayant fait la vérification de quelques chapitres, j'ai dû refuser une pareille charge, parce que je croyais sincèrement ne pas rendre un service à la mémoire chère de celui qui a été mon maître et qui m'a mis sur la voie.

Comme il y a toujours une indécision que, à cet âge, on n'est pas capable d'écarter, il faut qu'il y ait quelqu'un pour montrer un chemin, et ce chemin, c'est lui qui me l'a montré.

Pour l'histoire universelle je dois ajouter, en parenthèse, que je conserve la même gratitude pour quelqu'un dont je n'ai pas été l'élève, à qui je me suis présenté seulement pour l'examen de doctorat à Leipzig et il m'y a traité plutôt durement; mais ensuite il m'a demandé d'écrire les cinq volumes d'Histoire de l'Empire ottoman après les deux volumes d'Histoire des Roumains: Lamprecht lui-même. Et je crois bien qu'il vaut mieux être malmené à un examen et se voir confier ensuite une mission de cette importance que de recueillir les bonnes notes à l'examen et être oublié ensuite.

L'oeuvre de Xénopol est encore utilisable dans certains chapitres, et, comme histoire générale des Roumains, il y aura toujours quelque chose à recueillir.

En tout cas, mon ancien maître était un esprit occidental, formé à une très bonne école, travaillant sur les matériaux qu'il avait à sa disposition, mais introduisant de la pensée et de la forme dans l'histoire.

Mais on ne peut pas faire oeuvre humaine avec des êtres

humains de la façon dont on fait oeuvre scientifique lorsqu'il s'agit de trigonométrie ou de météorologie. Il y a une différence qu'on n'aperçoit pas toujours, mais qu'on permette à certaines personnes d'apercevoir et de se diriger de la façon qui est déterminée par la conception qu'on en a gagnée.

Xénopol a été très durement traité dès le commencement par quelqu'un qui, lui, a été pendant longtemps professeur d'histoire des Roumains à l'Université de Bucarest. Un homme très remarquable, qu'on connaît très peu à l'étranger, parce qu'il n'a publié qu'en roumain, et à cette époque il y avait beaucoup moins de personnes connaissant le roumain qu'aujourd'hui. Et c'est ce qui nous crée maintenant une responsabilité plus grande lorsque nous écrivons, alors qu'auparavant on écrivait un peu en famille, pouvant se dire qu'une critique favorable était un devoir d'amitié et une critique défavorable tenait à quelque concurrence.

Celui dont je parle en ce moment, Démètre Onciul, qui avait aussi ses théories philologiques, était élève de l'école viennoise. Quiconque connaît cette école viennoise se rend compte qu'il n'y avait rien de commun avec l'école de Berlin, où s'était formé Xénopol. Celle de Vienne était beaucoup plus étroite, bien que beaucoup plus précise, que l'école de Berlin, où survivait quelque chose du grand esprit d'un Ranke. Je crois qu'aujourd'hui même, dans la pensée historique des Allemands il y a quelque chose qui vient de là, de cet homme très grand dans son domaine et dans la vie intellectuelle de l'Allemagne entière, qui a ouvert de très grands horizons et a eu le courage d'aller le premier vers des buts qu'il ne pouvait pas discerner d'une façon très claire; car il y a tout de même du courage à affronter les responsabilités d'une route qui n'a pas encore été frayée.

Parmi tous ceux qui ont écrit l'histoire universelle au XIX-e siècle, il n'y en a pas un seul ayant les qualités réunies de Ranke, qui reste encore vivant, car, lorsque, dans n'importe quel domaine, on relit ses pages, si on n'y trouve pas des vérités, on rencontre toujours des suggestions, et des suggestions de tout premier ordre.

L'école de Vienne, elle, était une école de paléographes, une école de diplomates, une école d'éditeurs de textes. On les préparait pour pouvoir écrire surtout l'histoire d'Autriche, c'est-



à-dire de la dynastie des Habsbourg et des États autrichiens, et, pour écrire cela, il ne faut pas avoir d'horizon: sinon, on est perdu, car les Habsbourg n'y entrent pas, et comment voulez-vous que l'histoire de toutes ces provinces soit présentée d'une façon unie alors qu'elles-mêmes n'ont rien de commun entre elles?

Quelqu'un qui, étant un philologue, a fait aussi de l'histoire, pas un Autrichien de race allemande, mais un Slave, avec ce quelque chose d'indéfini, toujours très intéressant, qui appartient à la race, Jireček, écrivain des plus définitifs qui puissent exister, disait de l'historiographie autrichienne: „C'est passer d'une chambre obscure à une autre chambre obscure“.

Onciul appartenait à une famille de nobles de troisième classe de la Bucovine autrichienne. Homme d'une probité parfaite, d'un sens douloureux de la responsabilité, il a laissé une grande partie de son oeuvre en manuscrit. Ainsi, entre autres, un travail achevé sur les relations des pays roumains avec la Hongrie. S'il n'était pas aussi humain qu'il était précis, sa notoriété, uniquement nationale, commence bien à tort à être obscurcie, car il a écrit beaucoup de pages auxquelles il n'y aura rien à changer.

Un autre de la même génération, formé à l'école autrichienne aussi, mais qui avait fait aussi des études en Russie, étant, pour ainsi dire, notre Jireček, bien que son activité ne se soit pas étendue de façon aussi large que celle du savant autrichien, a été épargné par les adversaires naissants, mais d'autant plus bruyants, du „nationalisme romantique“. La génération en entier est, bien entendu, mauvaise; seulement on fait une exception pour Jean Bogdan; même on trouve des paroles pieuses pour sa mémoire, en attendant que, après avoir payé ce tribut, peu à peu lui aussi participât à la même réprobation.

Bogdan a commencé par des études philologiques, qui l'ont rendu connu dans tout le monde des philologues qui s'occupent d'études slaves. Sa collection des documents slaves d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie, magnifiquement présentée, est le résultat d'une longue étude dans laquelle il apportait une acribie sans égale, sacrifiant une dizaine, une quinzaine d'années pour un recueil de deux cents documents, comme cet admirable re-

cueil des documents slavons du XV-e siècle, ou pour sa publication des anciennes chroniques slavonnes de Moldavie, rédigées en slavon, le slavon étant pour les pays roumains ce qu'était le latin pour l'Occident.

Bogdan avait commencé, je viens de le dire, par des études de philologie faites à Vienne, mais l'histoire viennoise n'est pas la même chose que la philologie viennoise. La première est faite par des Allemands pour le côté allemand de l'Autriche ; ces études l'étaient en grande partie par des appartenants à d'autres nationalités et aussi par des Slaves apportant dans ces études un esprit différent de l'esprit allemand, un esprit beaucoup plus large. Et puis il a passé quelque temps en Russie, où il a été le collègue de M. Boyer, qui ne peut pas se le rappeler sans émotion, émotion que je partage chaque fois que nous nous rencontrons.

Après ses éditions si soignées Bogdan est arrivé à écrire des pages d'histoire sur le XV-e siècle qui sont claires et justes.

Pour ma part, je n'ai été dirigé ni vers Vienne, ni vers Berlin ; je suis docteur de Leipzig, où je me suis présenté seulement pour passer mon doctorat, après avoir été pendant un semestre étudiant à Berlin, fréquentant deux ou trois professeurs chez lesquels je crois avoir entendu une dizaine de leçons, et encore peut-être je dépasse la vérité sous ce rapport. Je devais, d'après ma convention avec l'État, faire des études en Allemagne et je les ai faites, mais seulement après avoir été élève de l'École des Hautes Études.

Et, si vous me permettez enfin de parler un peu aussi de ma modeste collaboration, je puis dire que j'ai pris la méthode ici plutôt que, comme élève de Xénopol, à Jassy. Parce que Xénopol était un penseur très distingué, un causeur charmant, — quand il faisait son cours, il n'avait rien de solennel, et je crois que c'est beaucoup mieux que d'apporter une solennité qui est plutôt de mise à la Cour d'assises ou aux tribunaux militaires pendant l'état de siège. Ce qu'on appelait un „séminaire“ n'existait pas à Jassy. Est-ce bien ou non que le séminaire n'existe pas, cela dépend de la façon dont on le comprend.

Lorsque je suis venu en Allemagne, en 1892, on m'a invité à prendre part aux travaux de séminaire de Sternfeld, qui a écrit

l'histoire de la seconde croisade de Saint Louis. Aussitôt arrivé, on m'a posé à brûle-pourpoint je ne sais quelle question, et les autres attendaient, non sans malice, la réponse du nouveau venu, qui arrivait de Paris. On me demandait, je crois, quelque chose touchant l'exhortation à la croisade de Guillaume Adam. Or, bien que j'eusse assez bien connu, pour avoir écrit mon „Philippe de Mézières“, l'oeuvre de ce prêcheur de Guerre Sainte, il me fut impossible de dire sur place la date où l'ouvrage avait été écrit. L'ayant confessé, il y a eu dans la salle comme un geste d'indignation de la part de mes collègues allemands. Cela a été la première et la dernière fois que j'eusse fréquenté ce séminaire, et n'importe quel autre.

Si on l'entend de cette façon, le séminaire n'est pas une chose très utile. Ma longue expérience m'a confirmé cette opinion : moi aussi j'ai dû avoir de forme mon séminaire, mais il n'y a pas de chaire ; la vague ressemblance qui existe entre elle et un échafaud m'effraie. Il y a cependant de vrais séminaires où j'ai pu observer ceci : le professeur donne un travail ; il connaît, bien entendu, le sujet, mais pas autant que l'étudiant qui emploiera du temps à s'informer ; puis, lorsque le jour du jugement arrive, les collègues regardent parfois d'un mauvais oeil celui qui est appelé à parler—mes souvenirs ne vont pas au delà des frontières de mon pays—, et surtout lorsqu'il a bien préparé son sujet. Comme ils ont le droit de dire : non, c'est au professeur de décider. Et, comme il arrive que l'étudiant a travaillé là-dessus pendant un temps plus long que le professeur, la situation de celui-ci en devient un peu délicate. Or, si cela conduit à créer des inimitiés entre les étudiants et à compromettre un professeur, alors mieux vaut ne pas créer un séminaire, ou bien faut-il le conduire avec beaucoup de discrétion.

J'ai appris donc ici la pratique de l'érudition. On était, à cette époque, sous l'influence, presque tyrannique, des Allemands. J'avais un collègue qui s'appelait M. Hund, qui passait toujours premier à cause des trésors de savoir qu'il était soupçonné posséder et dont il n'a jamais, par modestie et par discrétion, laissé sentir le moindre élément. Il renfermait cependant en lui, certainement, ce trésor de savoir de son pays.

Alors on n'était pas romantique, je peux l'affirmer, à l'École des Hautes Études.

On n'y était pas seulement précis ; on travaillait durement, on ne donnait pas des certificats de complaisance. Et on nous recommandait toujours : „recueillez le document et prenez garde au document“.

C'est ce que j'ai fait pendant une vingtaine d'années, où on était arrivé, dans mon pays, à dire : „cet homme est incapable de faire autre chose que de publier des documents“. Il fallait bien le faire, parce que l'information était tellement restreinte encore que se risquer à donner des récits, à écrire des pages d'histoire sur ceux qu'on avait alors à sa disposition était peine perdue.

Au lieu de continuer à traverser les airs avec des ailes romantiques comme les ailes de ceux qui m'avaient précédé, il fallait très modestement se mettre au travail.

Il y a une grande collection de documents pour servir à l'histoire des Roumains qu'on appelle, d'après le nom du savant roumain de Bucovine ou plutôt du dilettante roumain de Bucovine, auquel on avait permis l'accès des Archives de Vienne sans aucune surveillance, la collection Hurmuzaki, collection publiée un peu à l'aventure, sans un trop grand souci de critique car on avait donné à un excellent nouvelliste, Slavici, la mission de surveiller l'impression. Il fallait, ainsi, un long et dur labeur pour refaire et ajouter. Pour ma part, j'ai publié sept volumes, de proportion assez larges, dans cette collection.

Pour les institutions il n'y avait que des collections anciennes, pour la plupart mal faites, ou très bien faites, mais tenant en trois cents pages, et alors il m'a fallu publier une trentaine de volumes pour avoir la base nécessaire aux travaux futurs.

Quand il s'est agi enfin, pour moi aussi, d'écrire l'histoire cette Histoire des Roumains a été écrite, dans son ensemble ou par matières ou au gré des sujets, comme on écrit aujourd'hui l'histoire de n'importe quel pays, et pas, je vous assure, d'une plume tolérante ou flatteuse. Je regrette de n'avoir plus les loisirs que j'avais au moment où d'un sujet restreint je passais à un autre, mais cela m'a énormément profité. Nous nous moquions un peu, à l'École, des fiches qu'on coud l'une à l'autre pour faire un travail, mais ces fiches que nous étions habitués à conserver me servent encore. Ainsi, comme je reprends, donnant le texte français, original, mon histoire de l'Empire Byzantin, qui,

il y a une trentaine d'années, a été publiée en traduction anglaise, sans notes, dans cette nouvelle édition j'ajoute les notes sur les fiches qui me sont restées.

C'est donc grâce à cette méthode de Paris que j'ai pu introduire dans l'histoire des Roumains un scrupule de l'information, une critique très sévère, mais en même temps deux autres qualités que j'avais reçues, avec mes collègues français, non seulement de l'enseignement, mais de l'exemple des professeurs au milieu desquels nous avons passé des années.

C'est-à-dire que : un livre est avant tout un livre. On ne demande pour un article rien autre chose que de poser le problème d'une façon claire et d'arriver à une solution raisonnable, mais, lorsque des articles de revue on passe au livre, il faut que ce livre ait une architecture, dans laquelle, d'après l'idée maîtresse, mise bien en vue, on puisse se retrouver; il faut que ce ne soit pas un amas de chaumières et de palais entre lesquels on soit réduit à se faufiler, mais une ville ayant des rues, des avenues, des placés, des faubourgs et un centre. Il n'est pas permis de placer la cheminée d'une usine au milieu de la Place de la Concorde, ce qui arrive très souvent en érudition. Et, en même temps, on nous avait dit ici tant de fois qu'il faut penser à la façon dont on écrit que j'ai osé moi aussi me rappeler en écrivant l'histoire que c'est tout de même un genre littéraire par la présentation qui s'ajoute à l'information et à la critique.

Mais non seulement il faut recouvrir de littérature, comme les meubles d'aujourd'hui plaqués en acajou sur un mauvais travail en bois quelconque, mais il faut qu'il y ait en même temps de la littérature à l'intérieur.

C'est-à-dire, que dans un mot, *le sujet soit rendu de façon vraiment et pleinement humaine.*

Est-ce que cette pratique de la science signifie que j'eusse oublié les conseils que m'a donné cette École lorsque j'étais un de ses élèves? Je ne le crois pas. Mais, si on me l'assurait, eh bien, je me sentirais obligé de dire que, tout de même, je persévérerai.



Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

VERIFICAT
1987